

YARCHEN La cité aux 7000 moniales

PHOTOGRAPHIES DE BORIS JOSEPH
TEXTE DE RAPHAËLE PIENNE



Yarchen et ses cabanes de méditation. Cette ville surgit au milieu de nulle part. Elle est construite à l'aide d'objets recyclés et surprend par son étendue et sa physionomie, totalement blottie dans un bras de la rivière Jinsha.



Une nonne qui semble plus âgée que les autres médite dans la montagne. Sa hutte est plus grande; son aspect différent avec son moulin à prières et son visage caché semblent lui conférer une place à part.

Malgré les conditions austères, ces femmes gardent le sourire, des fleurs artificielles à la main pour se rendre au monastère.



Toutes les huttes construites par les nonnes sont différentes et fabriquées avec des matériaux de récupération. Malgré le manque de moyens, les nonnes essaient de décorer chacune de ces minuscules bâtisses.

Elles sont des milliers à avoir rejoint le campement monastique de Yarchen, dans le nord-ouest du Sichuan, en Chine. Dans des conditions de vie difficiles, elles prient et méditent pour atteindre l'idéal bouddhiste de détachement du monde.

Après cinq heures de mauvaise route, le ciel est soudain devenu plus clément, laissant apparaître un paysage de prairies survolées par les vautours et piquetées des tâches noires de troupeaux de centaines de yaks. Le campement bouddhiste de Yarchen ou Yachen Gar se niche à plus de 4'000m, au cœur des montagnes de la région tibétaine du Kham, dans l'actuelle province chinoise du Sichuan. Avec plus de 10'000 moines et moniales, il est considéré comme le plus grand rassemblement de religieux bouddhistes au monde.

Rien de grandiose ou d'ostentatoire néanmoins à l'entrée de Yarchen. Une route de terre longe une série de moulins à prières, que des familles tibétaines font tourner dans une ronde qui semble inlassable. De l'autre côté de la route s'étend le quartier des moines, occupé par des maisons de bois à un étage. Les rues sont calmes, seulement occupées par quelques chiens qui paressent, la fourrure couverte de givre. Ils lèvent à peine la tête au passage du véhicule qui s'arrête à quelques



Une jeune fille destinée à devenir religieuse. Un peu effrayée de nous voir, elle se réfugie dans la robe de la nonne qui l'accompagne.



Une nonne montre fièrement une photo de la réincarnation d'Achuk Rinpoche, le lama qui créa Yarchen en 1927. C'est pour cet homme et son enseignement qu'elles sont venues dans ce lieu isolé.

dizaines de mètres de là, devant deux grandes bâtisses aux toits recourbés.

L'une d'elle, qui semble plus ancienne avec ses murs de pisés ocres, est la demeure d'Achuk Rinpoche, le fondateur de Yarchen. Né en 1927, ce haut dignitaire Nyingmapa, la plus ancienne des quatre branches du bouddhisme tibétain, a acquis le statut de bouddha vivant. En 1985, alors que la position de la Chine vis-à-vis du bouddhisme se faisait plus tolérante, il décida de créer ce centre monastique dédié à l'enseignement et à la méditation. En contrebas, dans la vallée qui s'étend aux pieds de la demeure du saint homme, on mesure le succès de son appel. Une multitude de toits serrés les uns contre les autres occupent la presqu'île formée par un méandre de la rivière Jinsha. Sur cette langue de terre, dont l'accès est interdit aux moines, habitent plus de 7000 nonnes.

AUSTÉRITÉ ET FRAGILITÉ

Deux ponts étroits permettent d'accéder à la frêle cité de planches et de toiles qu'on bâtit les religieuses. Le mot de

FEMMES ET BOUDDHISME TIBÉTAIN

Le centre fondé par Achuk Rinpoche est un des rares lieux au Tibet permettant aux femmes de suivre un enseignement bouddhiste. Le bouddhisme tibétain n'autorise pas l'ordination de femmes, les contraignant à ne jamais dépasser le statut de noviciat. Moins nombreuses que les moines, les religieuses tibétaines sont aussi moins bien considérées, et ne bénéficient que dans une bien plus faible mesure des dons des fidèles.



Devant l'entrée du monastère principal, ces nonnes suivent l'enseignement d'un des grands lamas. L'édifice ne peut pas toutes les accueillir et elles sont toujours plus nombreuses. Dans tous les monastères du Tibet les autorités chinoises réduisent drastiquement le nombre de moines et de nonnes. Pour combien de temps encore tolèreront-elles un si grand rassemblement?

camp serait plus approprié pour décrire cet enchevêtrement de baraquements, percé de quelques allées boueuses. «Les nouvelles arrivantes construisent elles-mêmes leur maison, où elles la rachètent à une autre nonne», nous décrit Nima, une religieuse de 22 ans arrivée de Lhasa il y a un an. Les bâtisses sans étages, agrémentées d'une petite cour, sont surmontées d'une petite cabine, où seule une personne assise peut se tenir, «pour la méditation», explique Nima. Il faut presque une heure pour accomplir le tour du quartier des nonnes. Rapidement, le visiteur peut constater les conditions d'extrême précarité dans lesquelles vivent ces milliers de femmes. Pas d'électricité sur la presqu'île, pas plus que d'eau courante. Les nonnes de Yarchen ne disposent que de petits poêles alimentés par des bouses de yaks pour réchauffer leurs cabanes de toile et de plastique, alors que les températures atteignent régulièrement les -20°C au-dessous de zéro les nuits d'hiver dans la vallée. Les sanitaires sont aussi largement insuffisants. Une dizaine de petites cabanes sur pilotis ont été construites au-dessus de la rivière, mais la plupart des habitantes vont sur les berges.

LE BOUDDHISME EN FORME DE REFUGE

Malgré ces conditions de vie difficiles, Yarchen continue à attirer des femmes venues de tout le Tibet. Souvent très jeunes, elles ont choisi de vêtir l'habit pourpre des moniales et de quitter leurs familles pour venir ici. «Devenir nonne a été mon propre choix, personne ne m'y a forcé...», déclare spontanément Nima, avant d'ajouter avec une légère hésitation, «la vie était un peu difficile aussi». Pudiquement, elle expliquera en quelques mots que ses parents, commerçants, avaient des difficultés financières. Pour beaucoup de ces femmes, venues de milieux modestes et n'étant allées que très peu ou pas du tout à l'école, la décision de devenir nonne est un moyen de soulager leurs proches, un phénomène encore accentué en cas de catastrophes. «Beaucoup de filles de Yushu sont arrivées à Yarchen après le tremblement de terre de l'an dernier», explique une nonne venue de cette région. Le séisme, qui a eu lieu le 14 avril 2010 dans le district tibétain de Yushu avait fait plus de 2000 morts et a laissé 5 millions de personnes sans abris.



Ces nonnes retournent dans leur logement après la prière. Malgré les conditions de vie difficiles et l'isolement, nous ressentons chez elles beaucoup de joie.

Tous les jours, elles font leur lessive dans la rivière Jinsha, même lorsque l'eau est glaciale.





Une nonne revient du puits où elle est allée remplir ses bidons d'eau. Après la méditation, les tâches quotidiennes représentent la principale activité.

Yarchen accueille également près de 200 moines et moniales d'ethnie Han, qui ont choisi de venir étudier ici le bouddhisme tibétain. C'est le cas de Yiling, arrivée il y a trois ans de la province du Fujian, à plusieurs milliers de kilomètres au sud-est. «Je ne parle pas tibétain, mais les enseignements des lamas sont souvent traduits et certaines filles parlent aussi le chinois», explique-t-elle. Pour ériger une cloison de fortune à sa cabane, Yiling a employé un patchwork bariolé de vieilles toiles de parapluies. «Je n'avais pas assez d'argent, alors j'ai utilisé ce que j'ai trouvé», dit-elle dans un grand sourire.

UNE EXISTENCE DE PRIÈRES ET DE MÉDITATION

La misère, passée ou présente, se fait étrangement oublier dans la cité des moniales, où même le vent froid semble diffu-

ser partout une atmosphère de joie tranquille. Le matin et en début d'après-midi, lorsque retentit le haut parleur appelant les nonnes à venir suivre les cours prodigués par les lamas de Yarchen, c'est en riant qu'elles montent par petits groupes vers un grand bâtiment pourpre. Après s'être déchaussées pour entrer dans la vaste salle, elles écouteront avec une grande concentration pendant plusieurs heures les enseignements entrecoupés de prières. Ces cours doivent notamment leur permettre de s'initier à la méditation, un des exercices fondamentaux de la tradition Nyingmapa. A Yarchen, le temps fort de cette méditation est un «enfermement» de 100 jours, qui se déroule durant les mois les plus froids de l'hiver. C'est à cet exercice que sont dédiées les milliers de minuscules cabanes parsemées sur les collines entourant la cité. Les nonnes viennent s'y installer dès les



Un groupe de nonnes attend pour téléphoner. Même si certaines ont des portables, la plupart d'entre elles doivent utiliser ceux des magasins qui approvisionnent Yarchen.

premières lueurs de l'aube, pour ne les quitter qu'au coucher du soleil. Des petites cellules de toile s'échappent alors les chants de prières des moniales, une mélodie enivrante que le vent emporte vers le ciel. Les nonnes de Yarchen resteront plusieurs années, peut être même une vie entière, dans cette vallée isolée. Cette existence de privation doit leur permettre d'atteindre l'idéal bouddhiste de détachement du monde. C'est cette aspiration ultime qui permet de comprendre l'arrivée en ce lieu de milliers de fidèles. Yarchen est ouvert à tous ceux, riches ou pauvres, hommes ou femmes, souhaitant s'engager sur le chemin difficile du détachement du cycle infini des renaissances, afin de se séparer de ce monde, de ses contraintes et de ses peines.

CHINE ET TOLÉRANCE

Yarchen semble jouir actuellement d'une relative tolérance de la part des autorités chinoises. Comme tous les centres religieux au Tibet, le nombre d'étudiants y est contingenté, et Yarchen a depuis longtemps dépassé ce quota autorisé. En 2001, le district s'était saisi de ce prétexte pour détruire plus de 800 habitations et demander à leurs occupants de quitter la vallée. Symbole que le destin de Yarchen reste précaire, le lieu ne figure toujours pas sur les cartes chinoises, malgré ses plus de 25 ans d'existence.